

## De la logique collective et de quelques autres<sup>1</sup>

Lorsque Sylvain Gross m'a proposé d'intervenir aujourd'hui à propos du thème du lien social, j'ai pensé que ce serait l'occasion de reprendre et d'essayer de mieux dire ce que j'avais tenté d'exposer à deux reprises dans le contexte des travaux de l'espace *Clinique et formes actuelles du malaise dans la civilisation*. Il s'agit de ce point de rencontre ou d'interface qui se situe entre la question du sujet telle que Lacan l'a élaborée et ce qu'il appelle par ailleurs le « discours en général », « le discours dans le mouvement universel duquel la place du sujet est déjà inscrite avant sa naissance<sup>2</sup> ». Ce lieu de rencontre doit appartenir au domaine où chacun, pour autant qu'il participe d'une communauté de travail ou d'expérience, se trouve confronté avec ce qui lui parvient du mouvement de ce « discours en général », il doit également se trouver sur le chemin où se produit le passage du psychanalysant au psychanalyste.

Je ne peux cependant méconnaître la difficulté que représente le fait d'aborder ces questions dans le cadre des enseignements du Collège de la passe. Vous, en tant qu'Analystes de l'École, et vous en tant que membres du Collège, vous êtes à la source d'un savoir pratique qui se dépose dans l'effectuation de cette expérience. Je n'ai pas d'accès direct à ce savoir et il n'y aurait pas d'intérêt à ce que je vous le réserve tel que je peux l'apprendre de votre propre discours. Je commencerai donc par me situer en tant que membre de l'E.P.S.F. et préciserai que, parlant à ce seul titre, ce que je vais dire n'a pas à mon sens le caractère d'un enseignement. Il s'agira plutôt d'une réflexion autour de la question de ce que vos enseignements apportent au niveau des liens qui se tissent dans l'École. Je tenterai d'aborder ceci sous l'angle de ce que Lacan appelle la *logique collective* dans son texte « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », publié pour la première fois en mars 1945<sup>3</sup>.

\*\*\*

L'idée qu'il existe une relation entre la procédure de la passe et la logique collective nous est tout d'abord suggérée par la référence que Lacan fait au temps logique, dans le texte de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le

---

<sup>1</sup> Texte de l'exposé du 9 novembre 2002, lors de l'après-midi du Collège de la passe.

<sup>2</sup> J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 495.

<sup>3</sup> *Id.*, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits, op. cit.*, pp. 197-213.

psychanalyste de l'École<sup>4</sup> » et dans le « Discours à l'École freudienne de Paris<sup>5</sup> ». L'hypothèse d'une telle relation se trouve confirmée par de nombreuses indications d'Erik Porge dans son livre *Se compter trois*<sup>6</sup>, où il montre le caractère récurrent et pour ainsi dire permanent de cette référence dans l'enseignement de Lacan. Les développements apportés par Annie Tardits dans le quatrième chapitre de son livre *Les formations du psychanalyste*<sup>7</sup> confirment également la relation qu'entretient le temps logique avec les questions d'école et de formation.

Une observation, faite par Jean François dans son exposé du 18 janvier 1998, m'a suggéré l'approche que je développerai ici. Voici la transcription de cette observation :

De 1967 à 1974, de la « Proposition », contemporaine du séminaire sur *L'acte analytique*, au séminaire *Les non-dupes errent* et à la *Lettre aux Italiens* — période de fonctionnement des premières passes à l'E.F.P. et début des séminaires topologiques sur le nœud borroméen —, Lacan rajoute : ... « et de quelques autres ». Les quelques autres dont s'autorise l'analyste ne sont plus le complément procédurier du dispositif, ils font partie et sont partie prenante de ce qui fait que ça se décide<sup>8</sup>.

Au cours de la séance du 9 avril 1974 des *Non-dupes errent*, lorsque Lacan associe les « quelques autres » à l'autorisation, il indique aussi que cette adjonction « équilibre son dire ». Le fait qu'il parle longuement de la logique collective dans cette même séance, ne nous incite-t-il pas à nous demander si cet effet d'équilibrage ne doit pas quelque chose à cette référence ?

Ce que Lacan dit de la logique collective dans cette séance ne se rapporte pas directement à l'autorisation du psychanalyste. Mais l'idée qu'il doit y avoir une relation ne s'en impose pas moins et je me suis demandé s'il n'était pas possible de la cerner plus précisément autour de la question de « l'assertion sur soi-même » dont traite Lacan à la fin de son texte « Le temps logique ». À relire ce texte, il apparaît en effet que le mouvement de cette assertion comporte une évidente connexité de sens avec la valeur significative du « s'autoriser » : l'une et l'autre opèrent un nouage entre une « assimilation du sujet » d'une part, et « la réserve d'une détermination essentielle du je » d'autre part.

---

<sup>4</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 253 : « [...] la scansion du temps logique inclut ce que j'ai appelé le moment de comprendre, justement de l'effet produit [...] par la non-compréhension [...] »

<sup>5</sup> *Id, ibid.*, « Discours à l'École freudienne de Paris », pp. 264-265 : « Ma proposition n'ignore pas que le discernement qu'elle appelle implique, de cette non-réversibilité, la saisie comme dimension : [autre scansion du temps logique, le moment de rater ne réussit à l'acte que si l'instant d'y passer n'a pas été passage à l'acte, de paraître suivre le temps pour comprendre]. »

<sup>6</sup> E. Porge, *Se compter trois. Le temps logique de Lacan*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1989.

<sup>7</sup> A. Tardits, *Les formations du psychanalyste*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000.

<sup>8</sup> J. François, « Restent deux petites lettres », *Carnets de l'École de psychanalyse Sigmund Freud*, n° 18, mai-juin 1998, et in : *Travaux sur le passe 1*, p. 165.

Je reprends ci-dessous les quelques phrases qui décrivent ce double mouvement :

Nous montrerons pourtant quelle réponse une telle logique [il s'agit de la logique collective] devrait apporter à l'inadéquation qu'on ressent d'une affirmation telle que "Je suis un homme" à quelque forme que ce soit de la logique classique, qu'on la rapporte en conclusion de quelque prémisses que l'on voudra ("L'homme est un animal raisonnable"... , etc.).

Assurément plus près de sa valeur véritable apparaît-elle présentée en conclusion de la forme ici démontrée de l'assertion subjective anticipante, à savoir comme suit :

1° Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;

2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;

3° J'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.

Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation "humaine", en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du "je"...<sup>9</sup>

Dans la description de cette *forme logique*, c'est bien l'interaction du « je » avec les autres réels qui détermine la modalité d'une « assimilation humaine » qui « réserve la détermination essentielle de "je" ». Entre l'assimilation et la détermination, la forme logique paraît faire consister une sorte de chiasme : l'assimilation aliène « une barbarie » dans l'humanité, elle institue du même coup la dimension de la liberté. La forme logique montre comment le franchissement décisif se conclut dans l'interaction du sujet avec les autres.

La tournure réflexive du « s'autoriser » ne comporte-t-elle pas le même franchissement ? Le pronom « s » qui désigne le sujet en tant qu'autre, réserve en effet la place où il s'institue dans la dimension essentielle de son « autorité ». Ce même mouvement, conçu comme représentatif de « toute assimilation humaine » n'est-il pas également celui qui constitue « l'autre réel » dans son « obscure autorité<sup>10</sup> » ?

Ajoutons à ceci que la liaison entre l'autorisation et les « quelques autres » se trouve également établie au début de cette séance du 9 avril 1974 lorsque Lacan formule que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même [...] et de quelques autres ». Nous en venons donc à penser que cette formule ne concerne pas seulement le psychanalyste mais s'applique également à d'autres

---

<sup>9</sup> J. Lacan, « Le temps logique... », *op. cit.*, p. 213.

<sup>10</sup> J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, *op. cit.*, p. 808. Je remercie Solal Rabinovitch de m'avoir encouragé à mieux formuler le rapport que j'avais tenté d'établir oralement entre la question de l'assertion et celle du *s'autoriser*. Je remercie également Brigitte Lemérier d'avoir rappelé à ce propos la mention que fait Lacan du sophisme des prisonniers dans la séance du 16 janvier 1973 du séminaire *Encore* : il s'agit du moment où il souligne que le rapport des trois prisonniers se réduit à « Un plus a ».

déterminations (ou assimilations) du sujet, parmi lesquelles l'affirmation « Je suis un homme », au moins pour une part des êtres parlants.

Ces observations m'ont incité à m'intéresser de plus près au rapport de la logique collective et de l'assertion sur soi-même considérée dans son acception la plus générale.

Dans « Le temps logique », Lacan fait usage du « sophisme des prisonniers » pour montrer la valeur déterminante de deux « scansions suspensives » dans le procès de l'assertion sur soi-même. Les notions de temps logique et de logique collective se justifient à partir de la découverte de ces scansions. Je commencerai donc par décrire le sophisme pour y mettre en évidence les moments où elles interviennent. Je tenterai ensuite de situer sur le graphe les points où se détermine l'assertion sur soi-même. Je me référerai enfin à la séance du 27 mai 1959 du séminaire *Le désir et son interprétation*, où Lacan évoque explicitement le temps logique, et je tenterai de montrer comment il intervient dans le rapport du sujet à l'instance répétitive de l'inconscient.

\*\*\*

Le sophisme<sup>11</sup> consiste dans la discussion d'une situation fictive prise comme exemple : il s'agit d'une épreuve à laquelle sont soumis trois prisonniers, et dont l'enjeu est la libération de l'un d'eux. Je reprends ci-dessous la description de cette épreuve.

Le directeur de la prison fait comparaître trois détenus de choix et leur communique l'avis suivant :

“Pour des raisons que je n'ai pas à vous rapporter maintenant messieurs, je dois libérer un d'entre vous. Pour décider lequel, j'en remets le sort à une épreuve que vous allez courir, s'il vous agrée.

“Vous êtes trois ici présents. Voici cinq disques qui ne diffèrent que par leur couleur : trois sont blancs, et deux sont noirs. Sans lui faire connaître duquel j'aurai fait choix, je vais fixer à chacun de vous un de ces disques entre les deux épaules, c'est-à-dire hors de la portée directe de son regard, toute possibilité indirecte d'y atteindre par la vue étant également exclue par l'absence d'aucun moyen de se mirer.

“Dès lors, tout loisir vous sera laissé de considérer vos compagnons et les disques dont chacun d'eux se montrera porteur, sans qu'il vous soit permis, bien entendu, de vous communiquer l'un à l'autre le résultat de votre inspection. Ce qu'au reste votre intérêt seul vous interdirait. Car c'est le premier à pouvoir conclure sa propre couleur qui doit bénéficier de la mesure libératoire dont nous disposons.

“Encore faudra-t-il que sa conclusion soit fondée sur des motifs de logique, et non seulement de probabilité. À cet effet, il est convenu que, dès que l'un

---

<sup>11</sup> Dans « Le temps logique » Lacan donne une définition du mot sophisme : « un exemple significatif pour résoudre les formes d'une fonction logique au moment historique où leur problème se pose à l'examen. » En 1974, il souligne qu'il s'agit plutôt d'un apologue (« exposé d'une vérité morale sous une forme allégorique et dans lequel l'enseignement est presque toujours donné par une assimilation de l'espèce humaine aux êtres que l'on fait parler ou agir », Littré).

d'entre vous sera prêt à en formuler une telle, il franchira cette porte afin que, pris à part, il soit jugé sur sa réponse.”

Ce propos accepté, on pare nos trois sujets chacun d'un disque blanc, sans utiliser les noirs, dont on ne disposait, rappelons-le, qu'au nombre de deux<sup>12</sup>.

Le déroulement de l'épreuve conduit au résultat suivant : les trois prisonniers sortent ensemble, en déclarant tous les trois qu'ils sont blancs. La question est de savoir s'ils disposent d'arguments logiques rigoureux pour soutenir leur explication. Pour qui s'en tient à la simple déduction logique, il apparaît que non. Lacan va montrer qu'ils en disposent néanmoins et que l'explication que chacun peut donner de sa conviction garde la rigueur d'un procès logique à la condition qu'on y intègre la valeur des deux scansion qui nous occupent ici.

Sans entrer dans le détail de la discussion, je tenterai d'abord de situer brièvement les moments où elles surviennent dans le déroulement de l'épreuve.

Commençons par désigner chacun des partenaires par une des trois lettres A, B et C. Considérons la situation qui se présente à A au début de l'épreuve.

Voyant 2 blancs, A parvient rapidement à la conclusion que s'il était noir, les deux autres sortiraient rapidement. Il s'agit là d'une simple déduction : chacun des deux autres verrait un blanc et un noir et saurait que s'il était noir lui-même, le troisième, certain d'être blanc, sortirait sans attendre. Comme cela ne se produit pas, les deux autres devraient conclure qu'ils sont blancs et sortir. Voyant qu'ils ne sortent pas, A conclut qu'il n'est pas noir, donc qu'il est blanc. La première scansion intervient au moment où, B et C ne sortant pas, A met en doute l'hypothèse qu'il est noir, conclut qu'il est blanc, et se dirige vers la porte.

Comme A, B et C sont en position de tenir le même raisonnement en même temps, et comme aucun ne sort directement, après un certain temps, chacun conclut qu'il est blanc. Ils se dirigent donc ensemble vers la sortie.

Mais par le seul fait qu'il s'y dirige, chacun met en doute la conclusion des deux autres. Il semble donc qu'aucun ne puisse conclure.

Il reste pourtant à chacun la possibilité de mettre en acte le doute qu'il éprouve, c'est-à-dire de s'arrêter dans sa progression vers la sortie. Ce qui se produit à ce moment lui permet de conclure définitivement. Car si, lorsque A s'arrête, B et C s'arrêtent également, A reçoit la confirmation qu'il est blanc. S'il était noir en effet, B et C ne s'arrêteraient pas, ayant à ce moment la preuve qu'ils sont blancs, comme on vient de le voir. La seconde scansion temporelle intervient au moment où chacun est amené à mettre en acte son doute.

Relevons deux traits caractéristiques des scansion temporelles qui se dessinent ainsi.

Chacune intervient à un moment où la simple déduction logique ne permet plus à aucun des trois sujets impliqués dans l'épreuve de déduire s'il est

---

<sup>12</sup> J. Lacan, « Le temps logique », *op. cit.*, pp. 197-198.

blanc ou noir. À ce moment, aucun énoncé construit à partir des données pratiques de la situation ne peut plus soutenir la valeur logique d'une conclusion. La possibilité de l'assertion est mise en suspens et chacun, ne pouvant plus tirer de vérité de ses propres cogitations, n'a plus d'autre recours que de se référer au seul comportement réel des deux autres. Ce qui s'infère de ce comportement réel prend valeur de relais dans le progrès de la vérité.

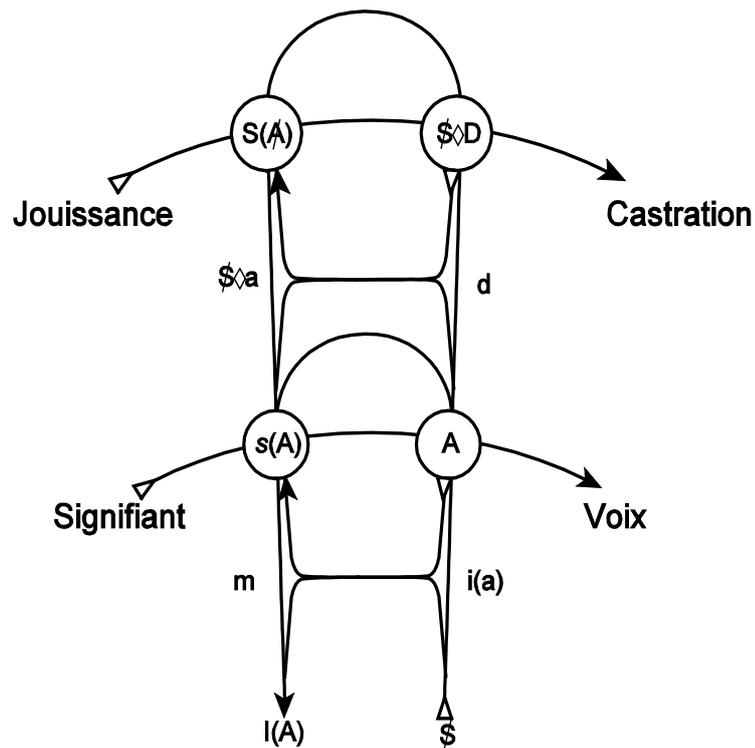
L'effectuation du procès logique et la conclusion qui en résulte ne supposent aucun autre rapport entre les trois prisonniers que leur co-présence dans la recherche de la vérité. Il y a compétition entre eux puisque c'est le premier qui parvient à conclure qui sortira libre, mais la vérité pour chacun ne dépend pas de l'issue de cette lutte : la vérité qu'ils cherchent est indépendante de leur opposition. L'assertion sur soi-même à laquelle ils parviennent se distingue donc nettement de la vérité de la conscience que réalise le maître à l'issue de la lutte à mort décrite par Hegel. Dans le sophisme, la vérité sur soi-même dépend du rapport de chacun aux deux autres, la contribution de cette vérité à l'assertion sur soi-même ne se réduit à aucun énoncé descriptif de la situation, elle n'est pourtant pas « hors discours » : toute la situation est effet de discours.

Voyons maintenant si nous pouvons reporter ces deux scansion sur le graphe.

\*\*\*

« Le temps logique » est un texte qui date de 1945, il a été considérablement remanié en 1966, avant sa publication dans les *Écrits*, mais la découverte date bien de 1945. Le graphe, lui, date de 1957.

Dans les douze années séparant ces deux avancées, Lacan a introduit la distinction du réel, de l'imaginaire et du symbolique, il a mis en chantier le séminaire de psychanalyse et comme il l'a annoncé dans le discours de Rome, il a placé l'étude des fondements de la parole au centre de son enseignement. Les premières années du séminaire ont permis de déceler, dans les processus primaires découverts par Freud, les opérations qui génèrent la production du sens dans la structure du langage. Elles ont également permis d'établir que la structure synchronique du langage est le seul support réel de toute formation symbolique. Avec le graphe, Lacan tente de saisir les lignes de force et les points de tension entre lesquels se produit l'articulation diachronique de la parole dans son rapport à cette structure synchronique.



Le graphe se présente comme une figure étagée, chaque niveau y décrit un registre distinct des relations du sujet à la chaîne signifiante. L'étage inférieur figure le rapport que le sujet parlant entretient avec ce qu'il perçoit du discours concret, du « discours en général », vis-à-vis duquel il s'éprouve comme sujet conscient. Le langage en acte s'y présente comme porteur du sens et des significations qui organisent et déterminent le tissu narratif de la conscience. Mais cet acte ne prend valeur de discours qu'à partir de la relation du sujet à la structure synchronique du langage. La partie supérieure du graphe décrit l'ensemble des relations qui lient ce même sujet avec cette même structure dans la mesure où elle le détermine cette fois comme inconscient.

Les rapports du sujet à la chaîne inférieure du graphe donnent donc consistance à la *réalité*, telle qu'elle se présente à l'instance freudienne du Moi : c'est la réalité où le Moi se déplace de façon plus ou moins efficace et à laquelle il peut se sentir plus ou moins adapté.

Le Moi n'est pas seulement présent en face du jeu de relations que décrit la partie inférieure du graphe. Il s'y constitue dans la ligne de tension que la chaîne signifiante soutient entre l'image spéculaire  $i(a)$  et l'idéal du moi  $I(A)$ , et dans la méconnaissance des termes entre lesquels opère cette tension. La valeur essentielle de l'identification à l'image spéculaire induit la fonction de l'agressivité dans le rapport au semblable, la valeur vitale de l'identification au trait  $I$  de l'idéal du Moi privilégie la visée de l'être *pour l'Autre*. Cette double polarité « désaxe le phénomène de l'esprit vers la relation imaginaire à l'autre » : l'agressivité y « devient le fléau de la balance autour de quoi va se décomposer

*l'équilibre* [nous soulignons] du semblable au semblable en ce rapport du Maître et de l'Esclave, gros de toutes les ruses par où la raison va y faire cheminer son règne impersonnel<sup>13</sup> ».

Nous devons pourtant nous représenter que l'épreuve des trois prisonniers du sophisme se déroule également dans le rapport de chacun d'eux à cette réalité. La description de l'épreuve par le directeur de la prison constitue cette manifestation du discours concret vis-à-vis de laquelle chacun doit se situer et faire preuve d'efficacité. Le mode relationnel que met en évidence la logique collective participe donc de ce registre de relations du sujet à la chaîne signifiante.

\*\*\*

Par rapport à la réalité qui se pose au niveau de l'étage inférieur du graphe, ce qui se manifeste de l'inconscient, que ce soit dans le symptôme, l'acte manqué, le lapsus, le rêve, l'inhibition ou l'angoisse se présente comme absurde, perturbateur, incongru, sans valeur, pathologique. La découverte de Freud a d'abord été la découverte de la signification qui se donne à saisir au-delà de cette apparente absurdité ainsi que la découverte de la valeur essentielle que cette signification représente pour le sujet, en tant qu'elle est accomplissement de désir. L'un des enjeux primordiaux de l'élaboration du graphe est de situer ce désir, le désir inconscient découvert par Freud, dans le rapport du sujet à la structure synchronique du langage : l'élaboration du graphe parvient à son point d'achèvement au moment où Lacan démontre que le désir se détermine à partir des termes mis en présence dans la formule du fantasme qu'il inscrit dans la partie supérieure de ce graphe.

La justification de cet étage supérieur repose pour une part importante sur la différenciation des fonctions imparties à l'Autre dans le procès de la parole. Pour le dire brièvement, le terme d'Autre désigne tout d'abord l'altérité radicale qu'oppose la structure synchronique du langage à l'être qui y fait son entrée. Mais une fois qu'il y a fait son entrée, et qu'il se met à signifier, il lui revient d'avoir à s'y retrouver : lorsqu'il se met à parler, il devient sujet de discours et, de ce fait, il lui incombe de se situer vis-à-vis de tout autre réel en tant que « pur sujet du signifiant ». Or tout lui manque pour se désigner ainsi : il ne dispose d'aucun signifiant qui lui permette de garantir la valeur signifiante de ce qu'il représente dans le discours de l'Autre. Il n'en dispose pas pour la raison qu'il n'y en a pas. En ce lieu de l'Autre en tant que lieu du signifiant « tout énoncé d'autorité n'a d'autre garantie que son énonciation même » : « il n'y a pas d'Autre de l'Autre<sup>14</sup>. »

---

<sup>13</sup> J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, *op. cit.*, p. 810.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 810.

La construction du graphe a permis de situer ce défaut inhérent à la structure synchronique du langage, en  $S(\bar{A})$  et de montrer que ce manque nécessite le sujet comme désir. C'est pour autant qu'il se trouve pris dans cette nécessité que *quelque chose* par rapport à quoi il pourrait se soutenir comme sujet de discours est nécessaire. L'objet *perdu* (objet du sevrage, objet de la pulsion, objet œdipien...), n'est donc pas, en tant que tel, l'objet à partir duquel le sujet se détermine comme désir, il n'est cet objet qu'à partir du moment où il est pris lui-même dans la nécessité signifiante vis-à-vis de laquelle il se pose comme objet à *retrouver*.

Dans le séminaire *Le désir et son interprétation*, le commentaire du rêve du père mort (le « *il ne savait pas qu'il était mort* »), permet à Lacan d'expliquer pourquoi cette nécessité signifiante est bien le dernier ressort réel du désir œdipien et incestueux que Freud pointe avec le « *selon son vœu* ». Le commentaire de l'*Hamlet* de Shakespeare montre clairement que le terme sur lequel porte cette nécessité recoupe exactement ce que signifie le mot « être », aussi bien dans la tradition philosophique, que pour quiconque est amené à se désigner lui-même dans l'affirmation « Je suis un homme ». Nous retrouvons donc les termes de l'assertion sur soi-même.

La mention du paradoxe des prisonniers dont je voulais parler ici intervient dans la troisième partie du séminaire *Le désir et son interprétation*, c'est-à-dire au moment où Lacan s'efforce de cerner de façon de plus en plus précise la manière dont le désir se détermine dans son rapport au fantasme inconscient. La formule  $\$ \diamond a$  lui permet de transcrire ce fantasme dans la synchronie de la structure en y pointant le rapport qui s'établit entre :

- $\$$ , le sujet en tant que tout lui manque pour se désigner dans le discours de l'Autre et
- $a$ , ce quelque chose de réel, sur lequel  $a$  prise un rapport imaginaire et qui est porté par le sujet à la pure fonction de signifiant.

Lorsque Lacan évoque le sophisme des prisonniers, le 27 mai 1959, il rappelle d'abord que, dans cette histoire, le seul couple blanc-noir permet d'identifier et de discriminer le rapport des sujets, les uns avec les autres ; il rappelle également les scansion suspensives, ces moments de l'oscillation de chacun par rapport à la recherche des autres. Et il ajoute enfin :

Vous trouvez là exactement, ce qui, dans la structure de la pulsion, nous est d'usage familier, à savoir ce fait d'identification relative, cette possibilité de dénégation, de refus de l'articulation, de défense, qui sont aussi cohérentes à la pulsion que l'envers à l'endroit d'une même chose, et qui se concluent par quelque chose qui devient pour le sujet la marque, le choix dans de telles conditions, dans telles situations, ce en quoi il choisit toujours ce pouvoir de répétition que nous essayons d'appeler pour les sujets, une tendance masochiste, un penchant à l'échec, le retour du refoulé, évocation fondamentale d'une scène primitive.

La relation du *temps logique* et de la *logique collective* n'intervient donc pas seulement au niveau de la chaîne inférieure du graphe, mais également au niveau de la relation que chaque sujet entretient avec ce qui le détermine comme désir.

\*\*\*

Les exposés de Patrick Valas et de Charles Nawawi<sup>15</sup> nous ont rappelé que Lacan avait posé les termes d'A.E. et d'A.M.E. sur le graphe, respectivement en regard de  $S(A)$  et de  $s(A)$ . Ils soulignent par là que ce qui est nommé dans la passe est de l'ordre d'une certaine effectuation qui survient au niveau de cette chaîne répétitive de l'inconscient. S'il en est ainsi, ne pouvons-nous dire que le mode de nomination des A.E., lié à la fonction qui leur est impartie dans l'École, revient à faire advenir dans l'École une forme de préséance de la logique collective sur celles de la maîtrise, du prestige ou des ruses de la raison ? Les enseignements des A.E. ne déterminent-ils pas les moments où cette logique collective prend le relais des cogitations que nous inspirerent ordinairement ces autres logiques ? Ne seraient-ils pas les moments privilégiés où ce qui peut faire barrage à ces effets de groupe peut trouver à se renforcer, les moments où peut prendre consistance, pour les mêmes raisons, ce qui fait que l'École est aussi un refuge par rapport au malaise dans la civilisation... voire une base d'opération ?

---

<sup>15</sup> Exposés présentés lors des demi-journées du Collège de la passe, respectivement le 16 décembre 2000 et le 19 mai 2001.